

doivent considérer comme un devoir de mettre en garde les fidèles contre les dangers qu'offrent même les danses décentes. Ces dangers viennent de la faiblesse incurable de notre nature, de l'atmosphère factice et enivrante des réunions mondaines, des toilettes qui relèvent toujours les charmes, même quand elles sont modestes, du désir de plaire, des familiarités dont ces divertissements offrent l'occasion.»

Enfin, écoutez le moraliste le plus saint, le plus aimé et à la fois le plus doux, le plus indulgent, le plus bienveillant, entendez saint François de Sales : « Je dis des danses ce que les médecins disent des champignons : les meilleures ne valent rien. Ces ridicules divertissements apportent toujours de grands dangers à l'âme ; ils dissipent l'esprit de dévotion, affaiblissent les forces de la volonté, refroidissent l'amour de Dieu, et réveillent dans l'âme mille sortes de mauvaises dispositions.»

Voilà sans doute des témoignages d'une précision et d'une force qui ne laissent aucune échappatoire aux partisans des bals. Que serait-ce si nous voulions faire entendre la grande voix des évêques de tous les temps et de tous les pays ? Il faudrait pour cela des volumes entiers.

Qu'il nous suffise de vous rappeler que tous les évêques du Canada, réunis en concile plénier il y a deux ans, ont défendu aux fidèles de prendre part aux danses telles qu'elles se font presque toujours aujourd'hui, parce qu'elles offrent un grave danger.

Les évêques des États-Unis, au Concile plénier de Baltimore, ont été unanimes à défendre à leurs prêtres d'organiser des réunions et dans lesquelles on permettrait la danse. Si celle-ci n'offrait aucun danger, pourquoi auraient-ils fait une telle défense ?

Cette coutume étrange menaçait de se reprendre en Angleterre. Rome en fut alarmée, et le 4 mars 1895, le Cardinal Ledochowski, Préfet de la Congrégation de la Propagande, fut chargé d'écrire à tous les évêques anglais et de leur dire que, bien que ces danses fussent données pour une fin de charité, elles devaient cependant être sévèrement interdites, regardées comme un abus des plus dangereux et contraire à l'enseignement de tous les conciles.

Le Cardinal ajoutait : « Nous comptons sur votre zèle pour le bien des âmes et nous vous supplions, au nom de la Sacrée Congrégation, de faire tous vos efforts, au prix de n'importe quel sacrifice, pour mettre en force la discipline constante de notre chère Église.»

Mgr MATHIEU.

UNE VISION

En ce temps-là le Genre humain tout entier (celui qui a été, celui qui est, celui qui sera) se réunit dans une grande plaine. Il y convoqua tous les Philosophes présents, passés et à venir.

Et le Genre humain parla ainsi aux Philosophes :
« — J'ai lu tous vos ouvrages... Oui, tous. Et je dois dire que je m'y suis effroyablement ennuyé... j'en baille encore. »

Le Genre humain baillait, en effet, et rien n'était plus terrible à entendre que ce baillement du Genre humain.

Il reprit en ces termes :

J'ai donc lu vos ouvrages, afin de pouvoir répondre à cette grande question qui me tient en fièvre et en angoisse. Qu'est-ce que la vérité ? ...

« Et après les avoir lus et relus, je me suis trouvé en de lugubres et épouvantables ténèbres : j'en savais bien moins qu'avant.

« Je vous ai donc convoqués pour vous poser de nouveau le grand problème qui m'agite et pour vous adresser trois demandes.

« Veuillez, si vous le pouvez, m'écouter en silence. »

Les philosophes écoutèrent et le Genre humain leur dit :

« — Je veux tout d'abord (j'ai bien le droit de vouloir, je suppose !) je veux un livre, un petit livre, de dix ou vingt pages, qui contienne toute la Vérité, sous une forme tout à fait simple et claire, un petit livre qui puisse se mettre en poche et ne coûte que dix centimes ; un petit livre qui soit également à la portée du penseur, du poète, et aussi de ces multitudes vulgaires qui vivent uniquement de la vie pratique et matérielle. Tel est le livre, telle est la leçon que je veux. »

Les Philosophes se regardèrent avec stupeur et se dirent d'un commun accord :

« — Est-il bête, ce Genre humain ! Ne s'imaginer-t-il pas que nous

possédons la Vérité ? Mais si nous l'avions, ce ne serait pas à ce prix que nous la vendrions ! »

Et plusieurs d'entre eux commençaient à s'effacer et à disparaître.

Le Genre humain, sans les voir, continua en ces termes :

« — Non seulement je veux que vous me donniez la théorie, mais je prétends que vous m'offriez l'exemple. Non seulement je veux un petit livre populaire qui contienne toute la vérité en dix pages, et qui la vulgarise universellement dans le temps, et universellement dans l'espace ; mais je veux qu'il vienne un jour quelqu'un pour m'offrir, l'exemple de toutes les vertus enseignées dans ce petit livre.

« Et je veux que cet exemple puisse être imité par l'homme, par la femme, et par l'enfant, par ces trois augustes membres de la trinité humaine.

« Pouvez-vous me donner ce livre ?

« Pouvez-vous me donner l'exemple ? »

Les trois quarts des Philosophes avaient déjà disparu. Et le Genre humain, qui s'en aperçut, commença à être triste en son cœur.

« — Ce n'est pas tout, dit-il encore. Non seulement il me faut une leçon ; non seulement il me faut un exemple immortel ; mais j'ai encore besoin d'une immortelle société, qui réponde tout à la fois à ces deux idées : science et charité, leçon et exemple ; une société qui garantisse et perpétue la leçon et l'exemple, en les rendant éternellement vivants sous mes yeux. »

Quand le Genre humain eut achevé ces mots il jeta un regard sur les Philosophes.

Épouvantés, tous s'étaient enfuis.

Alors le Genre humain se mit à fondre en larmes... Un sanglot du Genre humain ! !

Et il se roulait par terre, désespéré de ne pouvoir pénétrer la Vérité, et de n'avoir ni la leçon, ni l'exemple, ni la société.

Et comme il était ainsi perdu dans sa douleur, il aperçut soudain, en je ne sais quel coin, une espèce d'homme, vêtu d'une espèce de blouse, qui portait sur ses épaules une espèce de poutre, un gros morceau de bois tout sanglant. Cette poutre était traversée d'un autre gros morceau de bois, comme qui dirait une croix.

Et l'Homme avait ses beaux cheveux blonds tout couverts de sang. Le sang lui tombait sur les yeux. Le sang coulait à grosses gouttes sur tout son corps.

Et il regardait le pauvre Genre humain, si doucement, si doucement. si doucement !

Puis il s'avança : avec quelle lenteur, avec quelle majesté ! Il marchait portant le bois énorme et il dit d'une voix si tendre.

« — Tu veux la vérité ? Je te l'apporte. Tu veux un petit livre qui contienne en dix pages toute la vérité et qui soit compris de tous ? Tiens, prends ce livre. »

Et à la première page, le Genre humain lut : Catéchisme.

L'Homme continua :

« — Tu m'as demandé, non seulement une leçon, mais un exemple vivant. Tiens, regarde-moi. Je suis ton Dieu qui s'est fait homme pour t'offrir un modèle éternel et te conduire à la béatitude.

« Et enfin, tu m'as demandé une société. Tiens, prends, voici l'Église ! Et le Genre humain tomba à genoux et adora Jésus-Christ.

RAYMOND BRUCKER.

MISE AU POINT

Madame, (en colère). — Il n'y a pas de chagrin que je n'aie souffert depuis dix ans que nous sommes mariés !

Monsieur, (conciliant). — Voyons, mon amie, tu n'as pas encore été veuve...

Madame, (ironique). — Je parle de chagrin et pas d'autre chose...

UN BON AÉROPLANE

Jean. — Je viens d'inventer un nouvel aéroplane avec lequel il sera impossible de se tuer en tombant.

Jacques. — Mais, malheureusement il ne peut même pas s'enlever de terre...

Jean. — C'est justement pour cela que l'on sera en sûreté dedans